

Quand il a percé ses œillères, est arrivée une fièvre qui l'a abattu complètement.

—C'était un si bel enfant quand il est venu au monde ! dit Mme Midoux.

—Ensuite, voilà qu'il a une bronchite.

—Ce n'est pas de chance tout de même.

—On en voit pourtant qui traînent les rues pieds nus, avec des guenilles, été comme hiver.... Ils se portent bien ceux-là !

Rose Fouilloux ajouta avec amertume :

—C'est à se demander s'il y a un bon Dieu.

—Allons, mame Fouilloux, réprimanda doucement la cuisinière, une femme dans votre situation ne doit pas dire des choses comme ça... C'est quelquefois les enfants les plus difficiles à élever qui se portent le mieux plus tard.... Vous êtes forte. Son père est un gaillard.... Il n'y a pas de raison pour qu'il ne tienne pas de vous.

Le visage de la tireuse de cartes devint plus calme ; c'est si bon d'entendre quelqu'un essayer de dissiper vos angoisses maternelles ! La cuisinière regarda l'heure.

—Je me sauve, dit-elle, j'ai mon dîner à faire.... J'ai douze personnes à table ce soir.... Vous pensez !.... Au revoir, mame Fouilloux.... Vous souhaiterez le bonjour à M. Champagne.



En un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite. (Page 462, col. 1.)

—Merci ! je n'y manquerai pas.
Mme Midoux se retira.

Rose se dirigea vers l'alcôve où Claudinet était couché.

La mère arriva juste au moment où l'enfant ouvrait les yeux. Il tendit vers elle ses petits bras.

—Me voici, mon mignon ! fit Rose dont le visage rayonna d'une joie sans mélange.

—Ma....man, ma....man, bégaya le bébé en agitant ses menottes.

Il avait dormi assez paisiblement pendant plus d'une grande heure.

Un peu de fièvre lui restait pourtant ; son front était en sueur et il avait sur les joues ces cruelles rougeurs qui trompent si cruellement les mères en leur donnant l'illusion de la santé chez leurs enfants.

La tireuse de cartes murmura avec besoin de s'abuser, de se rassurer, sans lequel la maternité serait un supplice :

—C'est encore des feux de dents.... Il y avait ce matin un sept de pique renversé dans mon jeu.

Rose Fouilloux croyait aux cartes. Beaucoup de femmes qui exercent le même métier qu'elle, n'y apportent aucune conviction et se moquent de la crédulité de leurs dupes ; mais il y a des exceptions. Rose en était une.

Toute jeune, ses parents, banquistes, avaient voulu qu'elle fût somnambule ; la fillette n'avait pas contrarié son papa et sa maman mais elle s'aperçut bientôt que la vocation lui manquait.

On ne peut pratiquer loyalement le somnambulisme, à moins d'être réellement un sujet prédestiné.

Or, on n'en rencontre que très rarement,—si on en rencontre,—qui supporteraient un examen scientifique.

Le sommeil factice, provoqué par le fluide magnétique, est le plus souvent une grossière jonglerie.

Rose ne voulait pas tromper ou voler son prochain, elle renonça à l'entresort.

Elle entra en gages dans une grande baraque appartenant au plus riche des forains, celui qui dresse un véritable théâtre sur la place de Trône, à la foire aux pains d'épices.

Puis, lorsque Rose eut quelques économies, elle s'établit tireuse de cartes.

Elle s'exerça à lire dans les traités de cartomancie, elle dévora les ouvrages où il était question d'Etteila, de Mlle Lenormand, de Moreau, de Mlle Clément, de Julia Orsini, de Mlle Lelièvre, du fameux Edmond, etc.

C'était l'histoire de Mlle Lenormand qui captivait le plus Rose Fouilloux. Une femme qui comptait parmi ses clients Hoche, Lefèvre, Danton, Camille Desmoulins, Robespierre, Saint-Just, Barras, Joséphine de Beauharnais, la future épouse de Napoléon Ier,—car lui aussi consultait la pythonisse,—une femme qui avait prédit l'avenir à deux rois, Louis XVIII et Louis-Philippe, semblait à Rose l'incarnation la plus parfaite de la devineresse.

La mère de Claudinet était donc réellement convaincue lorsqu'elle expliquait l'avenir par les cartes, qu'il s'agit du grand jeu ou du petit jeu, des réussites, patiences ou tarots.

De même que sa plus illustre devancière, Rose, au milieu de prédictions trop énigmatiques, trop banales ou trop incohérentes, était tombée juste plusieurs fois.

Elle avait un jour prédit un héritage d'une vingtaine de mille francs à la crémère de la rue de l'Orillon.

Elle avait affirmé très exactement à l'épicière de la rue d'Angoulême qu'elle épouserait le distillateur de l'avenue Parmentier.

Toutes ces prévisions s'étaient réalisées à la lettre ; aussi Rose Fouilloux avait-elle bénéficié d'une réclame qui ne paraissait pas mensongère et, en tous cas, n'était pas coûteuse.

Elle avait été forcée de s'installer plus grandement. Nos lecteurs se souviennent que la tireuse de cartes avait signalé ses agrandissements dans la lettre adressée par elle, poste restante à Brest, à sa sœur Zéphyrine.

Entre parenthèses, ajoutons que Rose n'était pas très fière de sa cadette.

Elle connaissait l'esprit obtus de la somnambule et savait son funeste penchant à l'ivognerie. Rose déplorait que sa sœur lui ressemblât si peu, et, par respect humain, elle en parlait le moins souvent possible.

Cependant, la mère de Claudinet avait trop le sentiment de la famille pour abandonner Zéphyrine. Elle lui rendait quelques services, dans la mesure de ses moyens, en l'engageant toutefois à travailler et à se faire une position sérieuse et durable.

Claude Fouilloux, que par un gracieux diminutif la cartomancienne appelait Claudinet, était un joli petit blondin dont les cheveux avaient des tendances à boucler. Ses yeux étaient plus bleus et plus limpides que ceux de sa mère.

Rose prit son fils, étancha les gouttelettes de sueur qui perlaient aux tempes de l'enfant, et lui fit sa toilette.

Claudinet restait bien sage ; il avait même de petits éclats de rire quand sa maman le chatouillait un peu.

Tout en débarbouillant ou en peignant le bébé, Rose lui tenait un discours que celui-ci semblait comprendre, car il paraissait intelligent, malgré sa croissance laborieuse :

—Il faut être beau, disait la tireuse de cartes, pour embrasser papa quand il va venir.... Plus tard, il achètera des gâteaux à son chéri.... Bébé aime bien son papa ?.... Il aime bien sa maman ?.... Allons, faites une risette.... Embrassez-moi.... Encore.... Embrassez-moi à pincettes.... C'est bien !.... On est content de vous, petit démon.... Restez un peu tranquille pendant qu'on vous passe votre belle robe.

Claudinet continuait à faire preuve d'une sagesse exemplaire.

La maman lui donna un gros baiser sur chaque joue.

Derrière le groupe une voix retentit :

—On ne s'embrasse pas les uns sans les autres.

Un homme entra, un sapeur-pompier.